

LE PARIS-RASTA ET LE REJET DU COSMOPOLITISME

Pour entrer immédiatement dans le vif du sujet, je partirai d'une citation recueillie par Walter Benjamin, qui pose très clairement le problème des relations entre la vie parisienne et le cosmopolitisme. Elle est empruntée à *Histoire de Paris*, livre publié par Lucien Dubech et Pierre d'Espezel en 1926, et résume les effets du Second Empire sur Paris. La voici : « S'il fallait définir d'un mot l'esprit nouveau qui allait présider à la transformation de Paris, on l'appellerait la mégalomanie. L'Empereur et son préfet veulent faire de Paris la capitale non seulement de la France, mais du monde... Le Paris cosmopolite en sortira. » Cette citation a le mérite de dater la transformation de Paris en capitale du monde et de proposer un jugement sur ce projet, qui relèverait de la folie des grandeurs. C'est sur ce rejet brutal du cosmopolitisme que je voudrais ici m'interroger.

Le mot « transformation » ne signifie évidemment pas que Haussmann et Napoléon III aient créé de toutes pièces le Paris devenu capitale du monde. Quelques années plus tôt, Paris était déjà considéré comme un aimant exerçant une attraction irrésistible sur les étrangers du monde entier. Dans *Les Étrangers à Paris*, gros ouvrage collectif publié sous la Monarchie de Juillet, on lit déjà que « Paris est la ville des étrangers par excellence » et que « ce qu'on y rencontre le moins, c'est à coup sûr des Parisiens² ». Mais à cette époque, Paris s'enorgueillit de son statut de capitale du monde, même si parfois un début d'irritation face à la place excessive accordée aux étrangers dans la société parisienne. Longtemps, le sentiment qui domine face à l'afflux de visiteurs étrangers à Paris est un sentiment de fierté, d'orgueil. En témoigne l'introduction au *Paris-Guide* publié à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867, dans laquelle Hugo n'hésite pas à considérer Paris comme « le point vélique de la civilisation³ ». Le culte que Hugo voue à Paris le conduit à refuser jusqu'à l'idée que la ville ait pu souffrir des transformations engagées sous le Second Empire⁴. La grandeur de Paris, pour lui, est hors d'atteinte. Chez d'autres observateurs, pourtant, la fierté se double d'une profonde inquiétude. Nestor Roqueplan, en 1869, considère qu'il faut veiller à ne pas laisser évaporer la Parisine, cette essence particulière qui fait le charme de la vie parisienne. « L'étranger abonde, il ne faut pas qu'il domine », écrit-il⁵. Face aux festivités organisées au moment de l'Exposition de 1867, Ludovic Halévy est, lui, constamment partagé entre l'angoisse et l'admiration : « Paris n'est plus qu'une guinguette, confie-t-il par exemple à son journal, mais quelle guinguette⁶ ! » Cette guinguette, c'est le Paris accueillant des opérettes d'Offenbach, où, comme dans *La Vie parisienne*, on voit des étrangers chanter sans vergogne qu'ils sont venus à Paris « s'en fourrer jusque-là » sans susciter autre chose que des sourires. Jusqu'à la fin du Second Empire, donc, même si le cosmopolitisme de la vie parisienne est parfois jugé regrettable, il est accepté. Pour reprendre une formule de Gustave Frédéric dans *Paris-Guide*, entre les Parisiens et les étrangers il n'y a après tout qu'un « échange de bons procédés » : les Parisiens ont toutes les raisons d'ouvrir largement les bras à des étrangers avec lesquels ils communient dans un même amour de la vie parisienne. Frédéric n'hésite pas à en conclure que Paris est une ville qui appartient également à tous ceux qui

1. Walter Benjamin, *Paris capitale du XX^e siècle. Le Livre des passages*, traduit de l'allemand par Jean Lacoste, Paris, Les Éditions du Cerf, 1989, p. 157. Cette citation a la référence [E 5a, 2]. Elle est empruntée à Lucien Dubech et Pierre d'Espezel, *Histoire de Paris*, Paris, Payot, 1926. Le dossier E était le dossier « Haussmannisation, barricades ».

2. *Les Étrangers à Paris*, Paris, Charles Warée éditeur, 1844, préface de Louis Desnoyers, p. V. Voir aussi, pour cette période, l'article « Les Étrangers à Paris », publié dans *L'Illustration*, n° 107, samedi 15 mars 1845, p. 57-58.

3. Victor Hugo, « Paris », *Œuvres complètes, Politique*, Paris, Robert Laffont, 1985, p. 20.

4. Hugo réfute imperturbablement les objections de ceux qui voudraient opposer le Paris réel du second Empire à sa vision idéalisée de la ville : « Mais, dira-t-on, le Paris immédiatement actuel, le Paris de ces quinze dernières années, ce tapage nocturne, ce Paris de mascarade et de bacchanale, auquel on applique particulièrement le mot décadence, qu'en pensez-vous ? Ce que nous en pensons ? nous n'y croyons pas » (*ibid.*, p. 32).

5. Nestor Roqueplan, *Parisine*, deuxième édition, Paris, J. Hetzel, 1869, p. 326.

6. Ludovic Halévy, *Carnets I, 1862-1869*, Paris, Calmann-Lévy, 1935, p. 135.

savent l'aimer et qu'« il y a des Parisiens de Paris et des Parisiens du Brésil ». L'hospitalité parisienne se fonde sur un solide sentiment de supériorité. Le cosmopolitisme de Paris est la rançon de sa grandeur.

Vers 1880, un tout autre discours se met en place, qui conteste précisément le caractère naguère jugé équitable de l'échange entre Paris et les étrangers. La relation entre Paris et ses hôtes devient une relation unilatérale : les étrangers profitent de Paris sans rien lui donner en échange. Ils cessent d'être des hôtes avec lesquels il est possible de fraterniser, pour devenir des parasites dont un organisme sain devrait avoir la force de se débarrasser. La grande tolérance dont bénéficient ces corps étrangers ne fait que témoigner de l'état de décomposition avancée de l'organisme parisien. Le cosmopolitisme devient une peste, une calamité. L'hospitalité traditionnelle des Parisiens est l'effet de leur incorrigible naïveté et d'une faiblesse qui risque de leur être fatale. Paris est malade : il est atteint d'« exotico manie ».

Comment se manifeste ce changement du regard porté sur la présence des étrangers à Paris ? Avant tout par la prolifération des personnages étrangers, presque toujours présentés de manière négative, dans la production littéraire de l'époque. On les aperçoit, souvent au second plan, chez les auteurs reconnus par l'histoire littéraire (Alphonse Daudet, Huysmans, Maupassant, Léon Bloy, Barrès, Zola, Feydeau), mais on les voit de beaucoup plus près dans de nombreux romans populaires dénonçant la vie parisienne. À partir de 1880 apparaît en particulier le rastaquouère, ou rasta, personnage qui passe aussitôt à l'état de stéréotype, et que le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* définit comme un « individu de race exotique menant grand train, jouant gros jeu, et dont on ne connaît pas les moyens d'existence¹⁰ ». Le rasta est en quelque sorte une version tardive et maléfique du fascinant nabab aux origines inconnues, à la fortune inépuisable et au pouvoir quasi illimité qu'était le comte de Monte-Cristo sous la Monarchie de Juillet¹¹. Au-delà du stéréotype du rasta, tout un lexique se constitue : on parle beaucoup de la « colonie étrangère » dans la littérature de cette époque. L'adjectif « exotique » devient rapidement synonyme de louche, suspect, dangereux, de mauvais goût. Plusieurs

7. Gustave Frédéric, « Le Parisien pour l'étranger », *Paris Guide*, deuxième partie, *La vie*, Paris, A. Lacroix, Verbœckhoven et Cie, éditeurs, 1867, p. 1014-1015.

8. On trouve, dans un roman situé à Paris, la remarque suivante à propos de l'hospitalité et de la politesse françaises : « Grands mots auxquels il conviendrait peut-être de substituer ceux de duperie française, de sottise française » (Gorton-Busset, *Les Bonnets Verts. Mœurs rastaquouères*, Paris, Librairie Paul Ollendorff, 1901, p. 23). Seule une incorrigible vanité peut expliquer l'aveuglement dont font preuve les Français vis-à-vis des étrangers : « Notre vanité continue à expliquer, par le charme de notre pays, la cohue toujours croissante de ces parasites attirés par l'odeur alléchante d'une table mise à crédit pour tout ce qui est d'origine douteuse. » (*ibid.*, p. 13). Le journaliste signant Bachaumont dénonce le même travers en parlant de facilité avec laquelle les étrangers « mettent dedans, en un tour de passe-passe, la ville qui s'intitule la plus spirituelle du monde et lui font prendre si facilement leurs vessies pour des lanternes » (Bachaumont, le *Gil Blas*, 23 décembre 1882). Article repris comme préface au roman de Jules Guérin et Paul Ginisty, *Les Rastaquouères. Étude parisienne*, Paris, Rouveyre et G. Blond, p. V.

9. Le mot « exotico manie » est emprunté à l'article de Bachaumont, *Les Rastaquouères, op. cit.*, préface, p. xiv. Voici quelques lignes de René Maizeroy au sujet de l'épidémie qui ravage Paris : « C'est une lèpre moderne, une contagion qui date de l'Empire, de l'époque heureuse qu'emporta comme un coup de folie, où l'on voulut s'amuser quand même et sans trêve. Les rastaquouères commencèrent alors à s'abattre sur l'asphalte, silencieusement, ainsi que des oiseaux pillards qui sentent une proie et n'osent pas encore prendre leur part de ripaille. Il en arriva ensuite de partout comme pour une conquête victorieuse. Il en vint de Madrid et du Chili, de Constantinople et de Saint-Petersbourg, du Portugal et de l'Allemagne avec des titres, des décorations, des *don*, des *kei*, des *off* à grand orchestre. Ils se nichaient tous dans les quartiers les plus élégants, essayant les plâtres des hôtels neufs, achetant des terrains, bâtissant, fondant comme une colonie bruyante, dans ces quartiers à peine défrichés. Leurs salons ressemblaient à des tripots. Entrait qui voulait. » Voir René Maizeroy, *La Fin de Paris*, Paris, Victor-Havard, 1886, p. 56.

10. Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, vol. XVII, 2^e supplément, 3^e partie, p. 1761.

11. Dumas fait même prononcer à son héros une magnifique profession de foi cosmopolite qui aurait certainement suscité l'anathème si elle avait été répétée cinquante ans plus tard. Voir Alexandre Dumas, *Le Comte de Monte-Cristo* [1844-1846], Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1993, p. 536.

monologues humoristiques caricaturent les étrangers¹². Se moquer des riches étrangers devient un moyen sûr de se tailler un franc succès en société. Le roman et l'icône ne sont pas en reste : le rasta devient une des figures de la vie parisienne régulièrement caricaturées dans des publications comme *Le Rire*, *Le Journal amusant* et *Fantasio*¹³. En 1903 et 1904, *L'Assiette au beurre* publie deux numéros intitulés respectivement *Les Rastas* et *Rastaquouères*¹⁴. Les attaques contre ceux qu'on appelait les « cosmopolites » ne se cantonnent pas au domaine de la fiction. Il faut faire ici une place aux témoignages d'anciens responsables de la police, en particulier à ceux de Goron et de Gustave Macé. Gustave Macé¹⁵, ancien chef du service de la Sûreté, auteur de plusieurs ouvrages sur les affaires criminelles de son époque, consacre un volume entier à ceux qu'il appelle les *Aventuriers de génie*¹⁶. Presque tous les escrocs auxquels il s'intéresse appartiennent à ce qu'il appelle la « vermine dorée » des « cosmopolites » qui réussissent à occuper des positions en vue dans la société parisienne¹⁷. Bref, on assiste à la formation d'un discours social contre le cosmopolitisme, qui mélange la réalité à la fiction et ignore les frontières génériques¹⁸. Ce discours présente des similitudes évidentes avec le discours antisémite mais ne peut être confondu avec lui. Les « cosmopolites », en effet, ne sont pas toujours juifs : les Américains sont dénoncés en tant que Yankees ou qu'Anglo-Saxons, les Latino-Américains et les Italiens sont porteurs de vices souvent qualifiés de latins, les Slaves incarnent une sauvagerie quasi orientale¹⁹... Les catégories de « cosmopolites » et de « rastas » ont précisément l'avantage de faciliter tous les glissements, puisqu'elles supposent l'existence de traits communs chez des personnages appartenant à des nationalités et à des univers totalement différents.

Le changement du regard porté sur les étrangers ne s'exprime pas seulement par la constitution rapide d'un corpus spécialisé. On assiste aussi à un changement de ton, qui n'est plus à la blague, à la plaisanterie : la page Offenbach est définitivement tournée. Ce qui frappe, c'est la gravité et le sérieux avec lesquels est abordée la question du cosmopolitisme. Jadis pantins inoffensifs, les « cosmopolites »

12. Entre 1886 et 1892 sont publiés, sous le parrainage de Coquelin cadet, trois monologues humoristiques en prose, mettant en scène des étrangers ridicules de passage à Paris, dont les titres sont presque identiques : Surtac [Gabriel Astruc], *Les Morales du rastaquouère*, illustrations par Caran d'Ache, préface par Coquelin cadet, Paris, Paul Ollendorff, 1886 ; Théodore de Grave, *Le Rastaquouère*, monologue en prose, dit par M. Coquelin cadet de la Comédie française, Paris, librairie J. Strauss, *Le Cri-Cri*, n° 107, 1890 ; Louis Cardon, *Le Rasta. Type parisien*, monologue humoristique, avec treize dessins inédits de Marcel Capy, présenté par Coquelin cadet, Paris, Georges Ondet éditeur, 1892. L'édition originale de ce monologue dédié à Aurélien Scholl, non illustrée, daterait, d'après certains catalogues, de 1887.

13. En dehors des romans de Jules Guérin et Paul Ginisty et de Gorton-Busset, on peut mentionner Xavier de Montépin, *Le Rastaquouère*, Paris, Dentu, 1885 ; Jean-Louis Dubut de Laforest, *Les Petites Rastas*, Paris, Dentu, 1894 ; Clément Rossel, *Rasta*, Paris, G. Havard fils, 1897 ; Henri Mirabel, *Le Rasta*, Paris, Edward Sansot, 1914 ; et aussi un livre étrange signé comte de Roussillon, *Mémoires d'un rasta, écrits à la prison de la Santé, mai et juin 1906*, Paris, C. Carrington, 1907.

14. *L'Assiette au beurre*, n°118, 4 juillet 1903, *Les Rastas*, dessins de Xavier Gosé, légendes de Henry Kistemaekers ; *L'Assiette au beurre*, n° 152, 27 février 1904, *Rastaquouères*, légendes et dessins de Paul Balluriau.

15. *Les Mémoires de M. Goron, ancien chef de la Sûreté*, sont publiés chez Flammarion en 4 volumes à partir de 1897. Outre ces mémoires, Goron met en scène des personnages d'aventuriers internationaux dans deux romans au moins écrits par lui seul ou en collaboration. Le premier de ces romans, *Fleur de baigne, roman contemporain*, signé par Goron et Émile Gautier, est un roman en trois volumes, publié chez Flammarion en 1902. Le titre du deuxième volume est *Pirates cosmopolites*. Un autre roman de Goron en deux volumes, *Nuits rouges*, est publié chez Flammarion en 1911. Le second volume est intitulé *Policiers et rastas*.

16. Gustave Macé, *Aventuriers de génie*, Paris, Bibliothèque Charpentier, Eugène Fasquelle éditeur, 1902.

17. *Ibid.*, p. v-vi.

18. Goron, par exemple, retrace dans un volume de ses mémoires la carrière de l'escroc Allmayer, qu'il reprend à travers les aventures d'un personnage fictif nommé Rozen, dans son roman *Fleur de baigne*.

19. Sur les catégories employées pour dénoncer les personnages américains, il fait lire le chapitre 5, « Yankees et Anglo-Saxons », du livre de Philippe Roger, *L'Ennemi américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Le Seuil, 2002, p. 213-237.

deviennent des monstres redoutables²⁰. Ainsi prend forme un véritable contre-mythe, celui du Paris-rasta. « Le Rastaquouérisme a sa capitale par excellence : Paris », écrit un journaliste²¹. C'est le Paris des riches étrangers, celui des quartiers neufs de l'ouest de la ville, qui a pour centre la place de l'Étoile et pour artère principale les Champs-Élysées. Il nous reste à analyser le discours dont il fait l'objet.

Le Paris-rasta est, avant tout, le théâtre de scandales de toutes sortes²². La colonie étrangère, de façon générale, se distingue par son immoralité. Cette corruption est évidemment soulignée à l'occasion de certains faits-divers dans lesquels des étrangers tiennent les premiers rôles : Goron et Gustave Macé réservent une place de choix dans leurs témoignages au plus célèbre assassin étranger de l'époque, Pranzini. Mais au-delà des cas extrêmes de ce genre, c'est la dégradation du climat moral de la vie parisienne, liée à la présence des étrangers, qui est inlassablement dénoncée. Non que le comportement attribué aux étrangers eût été auparavant exemplaire. Lucide, Nestor Roqueplan constatait par exemple en 1869 : « Les courtisanes de Paris vivent de boyards et de Brésiliens²³. » Mais, dix ans plus tard, le mal a changé d'échelle : c'est toute la ville qui est contaminée. Pour Édouard Drumont, l'affaire est entendue : Paris est devenue « la Grande Prostituée cosmopolite²⁴ ». Dans la littérature, cette ville prostituée a un nom, Babylone, référence omniprésente dans les textes dénonçant la corruption parisienne. Un des plus violents réquisitoires contre la colonie étrangère est un roman d'Edgar Monteil intitulé *La Grande Babylone*²⁵. Il a pour personnage principal une Russe, Tatiane Karpofna, archétype de la Slave à la sensualité insatiable. Chassée de Russie par un mari qui l'a surprise dans les bras d'un palefrenier, elle atterrit à Paris où, réduite à la misère, elle commence par se prostituer sur les boulevards avant de devenir une femme à la mode. Après avoir ouvert un tripot clandestin dans son hôtel particulier, elle finit à Bade, lamentablement ruinée, après avoir tout perdu au casino. Le déchaînement sexuel et la folie du jeu sont les deux principales caractéristiques du Paris-rasta. Paris est une capitale peu regardante, véritable rendez-vous des maniaques de la terre entière. À une époque où on n'avait pas encore inventé la formule de tourisme sexuel, le Paris-rasta est souvent décrit comme la capitale mondiale du vice. Nous avons vu qu'en 1867, encore, Hugo proclamait sa fierté de voir Paris consacrée capitale du monde. Maintenant, c'est la honte qui l'emporte, car les étrangers qui viennent à Paris rapporteront chez eux une image dégradée de la vie parisienne²⁶. C'est en particulier au moment des

20. Bachaumont se félicite de ce changement de ton dans l'article qu'il consacre au roman de Guérin et Ginisty : « Jusqu'ici on se avait montrés [les rastaquouères] seulement devant la rampe à l'état de fantoches épisodiques d'un vaudeville ou d'une opérette, coiffés de fez extravagants, constellés de plaques abracadabrantes, jouant du tamtam à rendre jaloux les Mangins de la foire : ils n'avaient eu de comptes à rendre qu'à la farce, et au baisser du rideau, c'étaient encore eux qui avaient ri les derniers. Il était temps que le drame les saisît à son tour, les dépouillât sans pitié des oripeaux à l'aide desquels ils font illusion, les lavât de leur maquillage et les jetât dans toute la réalité de leur existence devant la foule » (Jules Guérin et Paul Ginisty, *Les Rastaquouères*, *op. cit.*, préface, p. v-vi).

21. Bachaumont, *ibid.*, p. x.

22. Le titre de la série de romans populaires de Dubut de Laforest, *Les Nouveaux Scandales de Paris*, a valeur de programme. Un des lieux au centre de cette série de romans est un club nommé le Cosmopolitan Club.

23. Nestor Roqueplan, *Parisine*, *op. cit.*, p. 54.

24. Édouard Drumont, *La Fin d'un monde : étude psychologique et sociale*, Paris, Albert Savine, 1889, p. 405. Cité par Julia Przybos, *Zoom sur les décadents*, Paris, José Corti, 2002, p. 100.

25. Edgar Monteil, *La Grande Babylone Études humaines*, Paris, Librairie moderne, 1887.

26. François Coppée s'en désolé dans son « Paris », écrit pour l'ouvrage collectif intitulé *Les Capitales du monde*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1892 : « Hélas ! il faut bien l'avouer, ce Paris de joie et de vice qui me déplaît et m'irrite, c'est celui dont rêvent le Russe au fond de ses steppes et le Brésilien dans ses pampas ; c'est vers lui que convergent tous les paquebots et tous les express. Je suis pris d'une tristesse patriotique quand je vois dans nos boutiques à plaisir des exotiques accourus du bout du monde » (p. 6). La tonalité des réflexions de l'abbé Pierre Froment au sujet de la princesse Rosemonde de Harth dans le roman *Paris* de Zola est exactement la même : « Et Pierre songeait à cet internationalisme, à ce cosmopolitisme, au vol d'étrangers qui, de plus en plus dense, s'abat sur Paris. Certainement, il y venait pour en jouir, comme à une ville d'aventures et de joie, et il le pourrissait un peu davantage. » Voir Émile Zola, *Paris* [1898], édition de Jacques Noiray, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2002, p. 130.

deux Expositions universelles de 1889 et de 1900 que le thème de la capitale prostituée est omniprésent. À propos de l'année 1889, Barrès attaque les parlementaires qui consentent à « inaugurer la danse du ventre et les prostitutions diverses dites Expositions universelles²⁷ ». Jean Lorrain constate qu'en raison de l'afflux des étrangers à Paris, « toute nymphomane est [...] passée exotomane²⁸ ». Mais c'est sans doute le romancier Victor Joze, à qui j'ai emprunté la formule de Paris-rasta, qui dit les choses sous la forme la plus crue : « La grande exposition de 1867 avait doté les Parisiennes des établissements Duval ; celle de 1889 leur a laissé la tour Eiffel, la Galerie des machines et... un lupanar d'hommes, établissement d'utilité publique, créé par un Marseillais de génie à l'usage des étrangères des deux mondes²⁹. » Victor Joze semble avoir été particulièrement tourmenté par cette mondialisation du marché du plaisir, symbolisée dans ses romans par l'établissement nommé l'Albanais – en réalité le Chabanais – éminemment international par sa clientèle et sa décoration³⁰. Cette association entre le cosmopolitisme et la débauche a un sens indiscutablement politique. Le grand rêve hugolien d'un Paris devenu capitale d'une humanité pacifiée, réconciliée, n'a abouti qu'à un résultat pitoyable : l'humanité fraternise à Paris, mais dans l'orgie. Cette dénonciation n'a rien perdu de sa vigueur au moment de l'Exposition de 1900. Le journal *Le Rire* oppose les deux visions antagoniques de l'Exposition sous la forme d'un dessin représentant les deux premières pages de deux revues imaginaires. La première, la *Revue rose*, républicaine et progressiste, salue dans l'Exposition « le triomphe des arts, du commerce et de l'industrie », alors que la *Revue noire*, au contraire, dénonce en gros titres : « L'immense bazar cosmopolite » et « Paris maison de passe pour rastaquouères³¹ ! » Quatre ans plus tôt, Camille Mauclair, adversaire résolu de l'Exposition, avait dénoncé l'immoralité d'une entreprise qui allait se solder par une invasion d'« exotiques, de pickpockets et de rastaquouères » et donner au monde l'image d'une « ville organisée pour la satisfaction effrénée des sens, d'une maison de plaisir réglementée par le gouvernement³² ». Cette dimension politique s'exprime également dans l'obsession des espions. Le Paris-rasta est en proie à une espionnite aiguë : scandales politiques et affaires de mœurs sont indissociables. La Russe d'Edgar Monteil est une espionne au service de l'Allemagne qui devient la maîtresse du ministre de la Guerre, vieillard irresponsable qui s'amuse à la laisser signer des documents

27. Maurice Barrès, *L'Appel au soldat* [1900], dans *Romans et voyages*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1994, t. I, p. 929.

28. Jean Lorrain, chronique publiée dans *L'Événement*, 1^{er} octobre 1889, *Mes expositions universelles (1889-1900)*, édition établie, annotée et présentée par Philippe Martin-Lau, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 157. Tout le passage pourrait être cité : « Se piquant au jeu, nos jolies Françaises ont tenu à recevoir à draps ouverts l'Asie et l'Amérique, le désert et les pampas ; l'hospitalité parisienne a dépassé à jamais la fameuse hospitalité écossaise ; l'exotomanie est leur crise aiguë comme elle est leur maladie chronique... toute nymphomane est depuis le 1^{er} mai passée exotomane comme toute rêveuse est préparée hystérique » (p. 156-157).

29. Victor Joze, *La Cantharide, mœurs parisiennes*, Paris, P. Fort, libraire, 1899, p. 77.

30. « C'est une des curiosités de Paris. Il y a des étrangers qui ont fait des centaines de milliers de kilomètres pour venir la visiter. C'est un lieu de pèlerinage de tous les noceurs de l'univers ; on en cause et on en rêve à New York et à Pékin, à Prétoria et à Kamtchatka. [...] Le confort de la maison de la rue des Albanais est légendaire. Étant essentiellement internationale, elle possède toute une série de salons, meublés suivant la mode et les usages des différentes nations dont ils portent le nom : le salon turc, le salon arabe, le salon égyptien, le salon chinois, le salon japonais, le salon russe, le salon allemand, le salon autrichien, le salon bulgare, etc., etc. » (Victor Joze, *Les Nouveaux Mystères de Paris*, Paris, Bibliothèque du journal Fin de siècle, 1901, p. 41-42). Deux personnages des *Derniers Scandales de Paris* de Dubut de Laforest rêvent eux aussi d'ouvrir un lupanar international qu'ils appelleraient « Bar-Fleuri ». Voici le début de la description de ce « futur Eldorado » : « cottages anglais, jeunes misses blondes ; isbas moscovites avec leur personnel féminin en robes nationales ; [...] et des sérails avec des femmes turques bien grasses, et, au milieu de tout cela, flottant sur le lac d'Enghien, un de ces bateaux de fleurs, que l'on admire sur les cours d'eau de Chine » (Jean-Louis Dubut de Laforest, *Les Derniers Scandales de Paris*, t. III, *La Grande Horizontale*, Paris, Fayard frères, 1893, p. 68).

31. *Le Rire*, n° 270, 6 janvier 1900.

32. Camille Mauclair, « Enquête logique sur l'Exposition de 1900 », *La Nouvelle Revue*, décembre 1895, p. 570, p. 572.

officiels à sa place. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver des développements consacrés à l'espionnage dans un certain nombre d'ouvrages qui, par leurs titres, semblent surtout s'adresser à un public à la recherche de révélations érotiques³³. Paris-Babylone est à la veille d'une invasion de Barbares. Aussi la dénonciation du cosmopolitisme prend-elle souvent la forme de visions proprement apocalyptiques. René Maizeroy n'hésite pas à intituler un de ses livres *La Fin de Paris*³⁴.

Le Paris-rasta n'est pas seulement une nouvelle Babylone, c'est aussi une nouvelle Babel, une ville en proie au chaos et à la confusion, celle-ci étant d'abord, mais pas seulement, la confusion des langues³⁵. Paris est une ville où le français est devenu une langue minoritaire³⁶. En 1889, la transformation de Paris en nouvelle Babel est dénoncée avec une véhémence particulière en raison de l'association facile entre la tour Eiffel et la tour de Babel. Jean Lorrain parle ainsi du « babélique et monstrueux champ de foire de l'Exposition³⁷ ». Un des signes les plus révélateurs d'un sentiment de dépossession face à ce qui est perçu comme une déparisienisation de Paris est l'emploi ironique, fréquent dans les années 1880-1900, de l'adjectif « parisien » à propos d'œuvres, d'assemblées, d'objets ou de personnages n'ayant, justement, rien de parisien. Employé par antiphrase, l'adjectif « parisien », finit par devenir synonyme de cosmopolite, ou d'étranger. Ainsi, dans le roman intitulé *Les Bonnets verts. Mœurs rastaquouères*, il est question d'un scandale qualifié de « bien parisien », « ainsi qu'il convient lorsque les personnages sont étrangers³⁸ ». Jules Claretie utilise le même procédé à plusieurs reprises dans son roman *Le Prince Zilah*. Lorsque le prince Zilah, un Hongrois qui épouse une Tzigane, organise une réception sur un bateau amarré quai des Tuileries, cette idée originale est qualifiée de « tout à fait parisienne » par ses invités. Le prince leur répond en citant une formule attribuée à un journaliste : « Il n'y a plus de Parisiens que les étrangers³⁹ ! » Dans le même roman, Claretie insère un article de journal intitulé « Un petit roman parisien » racontant l'échec du mariage du prince. En voici le début :

Un petit roman parisien

Comme la plupart des romans parisiens d'aujourd'hui, – disait le rédacteur de l'Actualité, – le petit roman en question est un roman exotique.

Paris appartient aux étrangers. Quand les Parisiens, dont s'occupent les chroniques, ne sont pas américains, russes, roumains, portugais, anglais, chinois ou hongrois, ils ne comptent pas : ils ne sont plus *parisiens*. Les Parisiens du jour sont des Parisiens du Prater, de la perspective Newski, de la Cinquième Avenue, ce ne sont plus des Parisiens pur sang. Avant dix ans le boulevard sera situé à Chicago et l'on ira

33. Il est question d'espionnage dans la deuxième série de l'ouvrage intitulé *Paris Eros*, de Martial d'Estoc, *Les métalliques*, Paris, Le Courrier littéraire de la Presse, 1903, en particulier p. 109-114. On trouve un chapitre intitulé « Les espionnes » dans *Les Femmes eunuques*, livre faisant partie d'une série d'ouvrages d'Armand Dubarry intitulée *Les Déséquilibrés de l'amour*. Dubarry y fait le constat suivant : « Il y a une éternité que les femmes forment une notable portion des bandes de vampires qui, de leurs griffes crochues, fouillent nos entrailles et aplanissent les voies de l'invasion », *Les Femmes eunuques*, Paris, Chamuel, 1898, p. 120. Dubarry consacra deux romans aux espions en activité à Paris : *Une Allemande, roman de la vie parisienne*, Paris, Librairie mondaine, 1888, et *Les Clefs de Paris, roman de grand espionnage*, Paris, Chamuel, 1895.

34. René Maizeroy, *La Fin de Paris*, Paris, Victor-Havard, 1886.

35. Pour Julia Przybos, la multiplication des références à Babel et à Babylone dans la littérature fin-de-siècle est une réponse au sentiment d'anomie qui caractérise l'époque : « Devant la confusion du monde, l'homme fin-de-siècle cherche à sortir du désarroi pour ne pas sombrer dans le chaos et va s'accrocher aux symboles qui ont survécu au temps. Les Français n'acceptent pas l'anomie et se mettent à parler en métaphores. On reprend la métaphore de Babylone pour exprimer la confusion des valeurs, avec une charge morale. Et on réserve à Babel la tâche d'exprimer la confusion des signifiants, en un mot du savoir » (*op. cit.*, p. 91-92).

36. « Dans un laps de temps peu éloigné on n'entendra plus parler français sur le boulevard », lit-on dans Gorton-Busset, *Les Bonnets verts. Mœurs rastaquouères*, *op. cit.*, p. 238. Dans *La Grande Babylone*, Edgar Monteil précise, à propos d'une réception offerte à l'ambassade d'Espagne : « On entendait parler toutes les langues, et il semblait que les gutturales allemandes fissent écho aux gutturales espagnoles » (*op. cit.*, p. 43).

37. Jean Lorrain, chronique du 25 juillet 1889, dans *Mes expositions universelles (1889-1900)*, *op. cit.*, p. 93.

38. Gorton-Busset, *Les Bonnets verts. Mœurs rastaquouères*, *op. cit.*, p. 145.

39. Jules Claretie, *Le Prince Zilah*, Paris, Librairie Borel, 1898, p. 16.

passer sa soirée à l'Eden-Théâtre de Pékin.

Donc, voici le nouveau roman parisien du moment⁴⁰.

Dans la suite de l'article, le marié est présenté comme « un grand seigneur moldave ou valaque ou moldo-valaque (en un mot : *parisien*, Parisien du Danube si l'on veut) ». Parmi les autres étrangers dont Claretie fait le portrait figure un certain Yamada, compositeur japonais préparant une opérette qualifiée de « japonaise et boulevardière », qu'une de ses amies présente de la façon suivante au prince : « Vous ne savez peut-être pas que Yamada est le plus parisien des Parisiens ? Ces Japonais ! Les Parisiens de l'Asie, ma parole⁴¹ ! » L'adjectif *parisien* n'est pas le seul mot dont le sens soit systématiquement détourné dans les textes de cette époque. La formule « Tout-Paris » est constamment tournée en dérision, puisqu'elle est en général accompagnée d'une énumération de personnages dont les noms et les nationalités démentent l'idée d'appartenance à la fine fleur de la société parisienne⁴². Le Tout-Paris, pour reprendre un jeu de mots caractéristique de l'époque, c'est le Tout-Pourri⁴³ : les élites sont accusées d'avoir accueilli en leur sein des éléments exogènes. L'époque est obsédée par les mélanges, toujours présentés comme dangereux, voire explosifs. La vogue du mot « pêle-mêle » est à cet égard révélatrice. Jean Lorrain, à propos de la population réunie à Auteuil à l'occasion d'une réunion hippique, risque un néologisme significatif en évoquant un « personnel [...] un peu pêle-mêlé⁴⁴ ».

Enfin, ce pêle-mêle est aussi condamné pour des raisons esthétiques. Le Paris-rasta est aussi celui où règne le mauvais goût des « cosmopolites ». Paris est défiguré par ce qu'on pourrait appeler le style rasta, l'amour du tape-à-l'œil, l'absence totale de raffinement⁴⁵. La description des intérieurs et du costume de certains personnages de la « colonie exotique » joue ici un rôle essentiel. Un des morceaux obligés de tout roman consacré à la « colonie » est la description d'une réception. Systématiquement, on retrouve les mêmes éléments : le luxe excessif, le goût de la réclame, du spectaculaire, du clinquant, l'absence de discernement. Le style rasta se définit par l'excès dans tous les domaines : de même que les rastas ont le cheveu trop noir, leurs meubles sont trop dorés, leurs salons trop grands, leurs tapis trop épais⁴⁶. L'autre caractéristique de ce style, c'est qu'il n'hésite pas à rapprocher les contraires. Le Paris-rasta est placé esthétiquement sous le signe de l'éclectisme, de l'hétéroclite⁴⁷. Deux mots sont

40. *Ibid.*, p. 329-330.

41. *Ibid.*, p. 377 et p. 376.

42. À propos du Tout-Paris, il est question de « ce public bizarre et cosmopolite qu'on est accoutumé de désigner du nom de Tout-Paris » dans Gorton-Busset, *Les Bonnets verts. Mœurs rastaquouères*, *op. cit.*, p. 163. Ces listes de personnages exotiques sont innombrables dans les textes de cette époque. On en trouve dans presque tous les romans hostiles à la « colonie étrangère ». Voir, par exemple, Jules Claretie, *Le Prince Zilah*, *op. cit.*, p. 14, p. 58-59. Voir aussi Jean-Louis Dubut de Laforest, *Les Derniers Scandales de Paris*, t. XXI, *Petites Rastas*, Paris, Fayard frères, 1895, p. 9, p. 117. L'édition originale date de 1894.

43. Olivier Seylor, *Le Tout-Pourri, roman de mœurs parisiennes*, Paris, chez tous les libraires, 1903.

44. Jean Lorrain, chronique du 6 juin 1894, dans *Poussières de Paris*, édition de Jacques Dupont, Paris, Klincksieck, 2006, p. 8.

45. Dans ses articles de critique d'art, Huysmans accorde un rôle déterminant à l'influence des étrangers dans la décadence du goût. Ainsi, par exemple, il qualifie le peintre hongrois Munkacsy de « Brésilien de la piété », de « rastaquouère de la peinture ». Au sujet du Palais construit pour l'Exposition de 1889, Huysmans affirme que « ces bâtiments tout provisoires ont été érigés pour satisfaire le goût des cambrousiers de la province et des rastaquouères hameçonnés dans leur pays par nos annonces. À ce point de vue, les architectes ont pleinement atteint leur but : ils ont fabriqué de l'art transocéanien, de l'art pour les Américains et la Canaques (« Des prix-Jan Luyken » et « Le fer », dans *Certains* [1889], Paris, coll. « 10/18 », 1975, p. 318, p. 345).

46. Un seul exemple : la description de la maison du riche Péruvien Valdero, dans le roman de Jules Guérin et Paul Ginisty : « Un luxe criard, d'ailleurs : des tapisseries trop voyantes, des crédences trop dorées, de vieux plats de fabrication trop manifestement moderne, des tentures trop claires, un ensemble de richesse et de mauvais goût qui frappait tout d'abord, dans cette magnifique maison de l'avenue Van Dyck » (*Les Rastaquouères*, *op. cit.*, p. 56).

47. On peut rappeler à ce propos le jugement de Huysmans sur les architectes de son temps : « Les architectes élèvent des monuments saugrenus dont les parties empruntées à tous les âges constituent, dans leur ensemble, les plus serviles parodies qui se puissent voir. C'est le gâchis dans la platitude et le pastiche : l'art contemporain se

fréquemment employés pour le caractériser : le disparate, et le bariolé. Derrière ce refus de l'éclectisme se profile la crainte de l'uniformisation⁴⁸. Paris est devenu une ville comme les autres et les autres villes ont imité Paris. Arthur Meyer, dans des pages consacrées aux transformations de Paris, constate amèrement que Paris, à force d'avoir été traversé par ce qu'il appelle un « courant exotique », a perdu sa « physionomie propre ». Pour lui, la fameuse Parisine de Nestor Roqueplan « s'est évaporée ; l'âme de Paris s'est brisée⁴⁹ ». L'exemple le plus clair sur ce point est la critique de l'esthétique des grands hôtels, en particulier du Ritz, que Boni de Castellane qualifie de « caravansérail moderne » et qui incarne alors la banalité du style international⁵⁰. Le style rasta, c'est le style banal et impersonnel des palaces : « Il est pratique, il est sobre, il est sain », écrit Albert Flament⁵¹. C'est aussi la recherche perpétuelle de l'esbroufe, de l'épate. Le Paris-rasta est en proie à l'exhibitionnisme et au voyeurisme : l'exhibitionnisme de ceux qui ne pensent qu'à étaler insolètement tous les signes extérieurs de richesse et à se donner en spectacle, le voyeurisme des amateurs de sensations fortes qui viennent à Paris pour s'encanailler et ne dissimulent pas leur fascination pour les bouges et les voyous. La princesse Rosemonde de Harth, dans *Paris* de Zola, n'a pas de désir plus cher que de se faire conduire au *Cabinet des horreurs*, boulevard Rochechouart⁵². À force de s'ouvrir à tous les vents, Paris est condamné à devenir la ville où tout se montre. Maurice Talmeyr imagine une invention qui permettra de voir à l'intérieur des maisons et rendra la Ville transparente. Ce sera, dit-il, « le trou de la serrure subventionné par l'État⁵³ ».

Reste à interpréter l'extrême violence de cette réaction contre le cosmopolitisme. Tous les textes des années 1880-1900 dénonçant la place de la « colonie étrangère » dans Paris sont empreints d'un ressentiment, nourri par le souvenir amer de la défaite de 1870. Les allusions hostiles au Second Empire y sont innombrables : le Paris-rasta, c'est le Paris d'Offenbach devenu réalité. On peut donc être tenté d'associer cet anti-cosmopolitisme au renouveau du nationalisme, particulièrement vif au moment de l'affaire Dreyfus. Mais il y a une autre dimension dans la dénonciation du cosmopolitisme : la haine des élites. De ce point de vue, elle éclaire d'un jour nouveau la place nouvelle faite aux préoccupations

résume presque en ce misérable pot-pourri qu'est l'opéra de M. Garnier et dans cet incohérent palais du Trocadéro qui, vu d'un peu loin, ressemble avec son énorme rotonde et ses grêles minarets à clochetons d'or, à un ventre de femme hydropique couchée, la tête en bas, élevant en l'air deux maigres jambes chaussées de bas à jour et de mules d'or » (« Le fer », dans *Certains, op. cit.*, p. 343).

48. Le lien entre éclectisme et uniformisation est mis en évidence par l'architecte Charles Garnier dans son discours *Art et progrès*, prononcé le 25 octobre 1887. Garnier commence par déplorer la disparition des écoles nationales : « Les types autrefois créés s'estompent et s'abâtardissent ; l'originalité décroît ; l'éclectisme envahit tout de son pouvoir dissolvant et les mêmes formules banales, les mêmes clichés de composition se répandent dans chaque nation. [...] Ah ! si le progrès continue de cette façon, on ne verra plus dans l'univers entier qu'une même rue, une même maison, un même alignement et les mêmes règlements de voirie. Et vous voulez que j'applaudisse à ce résultat ! Vous voulez que je célèbre le triomphe de l'uniformité, l'impeccable correction des ingénieurs, la vulgarisation des colonnes en fonte, le grattage des façades et l'interdiction des tourelles et des encorbellements ! » (*Art et progrès*, Paris, Institut de France, 1887, p. 6). Charles Garnier ne partageait sans doute pas l'opinion de Huysmans sur l'Opéra de Paris, qu'il avait construit. Les deux hommes s'accordent en revanche dans leur refus de l'éclectisme et de l'uniformité. Sur la critique de l'uniformité de l'architecture moderne par Huysmans, voir, par exemple, « Chéret », *Certains, op. cit.*, p. 275-276.

49. Arthur Meyer, *Ce que mes yeux ont vu*, Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}, 1911, p. 174-175. Sa conclusion est la suivante : « On nous a pris Paris et on l'a répandu un peu partout. Paris se retrouve, tout au moins partiellement, dans l'Europe entière », (*ibid.*, p. 176).

50. « L'hôtel Ritz, caravansérail moderne », est le titre d'un chapitre de *L'Art d'être pauvre* [1925], de Boni de Castellane, repris dans *Mémoires de Boni de Castellane, 1867-1932*, Paris, Perrin, 1986, p. 323.

51. Albert Flament, *Palaces et sleepings*, Paris, imprimé pour Henri Béraldi, 1908, p. 8.

52. Émile Zola, *Paris, op. cit.*, en particulier p. 308-311. Zola évoque la véritable jouissance éprouvée par la princesse en ce lieu : « À une des premières tables, contre l'estrade, la petite princesse de Harth s'épanouissait, les yeux fous, les narines frémissantes, ravie de contenter enfin sa curiosité exaspérée des bas-fonds parisiens » (p. 309-310).

53. « Les directeurs de théâtres établiront dans leurs salles des appareils à montrer Paris, qui deviendra, la nuit, la Ville transparente ! Ce sera le trou de la serrure agrandi aux proportions de la scène ! Ce sera le trou de la serrure subventionné par l'État » (Maurice Talmeyr, *Les Gens pourris*, Paris, Dentu, 1886, p. 298).

concernant le national.

Dans un livre récent, Gérard Noiriel affirme que les élites sociales de la III^e République auraient fait des étrangers la nouvelle classe dangereuse : ainsi s'expliquerait la soudaine explosion de xénophobie dont la France fut le théâtre à la fin du XIX^e siècle. Pour lui, les étrangers sont exclusivement ceux qu'on a appelés par la suite les travailleurs immigrés, et n'ont donc rien à voir avec les membres de la « colonie étrangère » dont nous avons parlé. Ceux-ci, pourtant, furent brutalement rejetés. Pourquoi ? L'explication économique ne tient pas : loin d'être une main-d'œuvre concurrente, c'étaient des oisifs qui ne regardaient pas à la dépense et n'hésitaient pas à faire profiter les Parisiens, et plus encore les Parisiennes, de leur générosité. Le mépris dont ils furent l'objet n'était pas une construction des élites de la III^e République, qui étaient elles-mêmes englobées dans cette réaction de rejet puisque ce que dénoncent les adversaires du cosmopolitisme, c'est précisément la collusion entre les représentants des classes dirigeantes – ministres, parlementaires, industriels, directeurs de journaux ou de salles de spectacle – et les rastaquouères. Les élites sont accusées d'être toujours prêtes à fraterniser avec des étrangers sur le dos du bon peuple, attaché à sa terre et forcément sain.

Je voudrais conclure par un détail qui me semble significatif. Le 30 mai 1871, au lendemain de l'écrasement de la Commune de Paris, l'Association internationale des travailleurs salue dans une adresse aux travailleurs du monde entier l'œuvre d'assainissement social qu'avaient entreprise les Communards, qui avaient débarrassé Paris de toutes les tares du Second Empire. La traduction française publiée presque immédiatement salue en ces termes ce vaste nettoyage : « Plus la moindre trace du Paris de prostituées du second Empire ! Les lords anglais, les ex-proprétaires d'esclaves américains, russes, les boyards valaques ne font plus de Paris leur caravansérail⁵⁴. » Trente ans plus tard, Charles Longuet publie une nouvelle traduction de l'adresse de 1871, dont le texte nous réserve une surprise : « De la ville orgiaque du Second Empire plus la moindre trace. Paris n'était plus le rendez-vous des nobles lords d'Angleterre, des grands propriétaires que ne vit jamais l'Irlande, des anciens possesseurs d'esclaves des États sudistes, des rastaquouères yankees, des Russes anciens propriétaires de serfs, ni des boyards valaques⁵⁵. » Le mot « rastaquouères » a été introduit par Longuet. Paris-rasta, héritage du Second Empire, avons-nous dit en reprenant la citation relevée par Walter Benjamin. Cette image d'un Paris gangrené par le cosmopolitisme est tellement importante que Charles Longuet glisse dans le texte de Marx une référence aux « rastaquouères yankees » qui fait plus vraie que nature, malgré son caractère très légèrement anachronique, puisque le mot n'était pas en usage en 1871. Ce détail de traduction nous incite peut-être à lire autrement la poussée de xénophobie de la fin du XIX^e siècle. Si on veut faire l'histoire de la xénophobie et de la représentation des étrangers en France, on ne peut ignorer, me semble-t-il, ce moment particulier que constitua la virulente dénonciation du cosmopolitisme. L'appartenance des membres de la « colonie étrangère » à la catégorie des privilégiés de la fortune, ou de ceux que certains aujourd'hui appelleraient les dominants, loin de constituer pour eux une protection ou une circonstance atténuante, ne fit qu'accroître la haine dont ils furent l'objet.

Jean-Pierre RICARD

54. Karl Marx, *La Guerre civile en France. Adresse de l'Association internationale des travailleurs*, texte français, 3^e édition revue, Bruxelles, imprimerie de la veuve Truys, s. d. [1871], p. 31.

55. Karl Marx, *La Commune de Paris*, traduction, préface et notes de Charles Longuet, Paris, Librairie G. Jacques et C^{ie}, 1901, p. 56.